

24^e Journée d'échanges scientifiques

Vendredi 10 octobre 2003, 9h

Université Laval, Québec

Pavillon Charles-de-Koninck, local 1271

Pratiques de la sociabilité et métiers du livre

Le 10 octobre 2003 s'est déroulé la 24^e journée d'échanges scientifiques de l'Association québécoise pour l'étude de l'imprimé (AQÉI) en collaboration avec le Centre de recherche interuniversitaire sur la littérature et la culture québécoise (CRILCQ). Six conférenciers, de nouveaux chercheurs aussi bien que des plus chevronnés, ont présenté l'état de leurs recherches touchant principalement aux études sur les pratiques de la sociabilité et sur les métiers du livre à un auditoire d'une trentaine de personnes réunies pour l'occasion à l'Université Laval.

Au cours de cette journée, Fanie St-Laurent, étudiante à la maîtrise à l'Université de Sherbrooke, a présenté une interprétation du profil des membres de l'Association des auteurs des Cantons de l'Est. Son enquête sociologique tend à démontrer que le regroupement, au cours de ses 25 ans d'existence, oriente ses mandats selon le sexe, l'âge, le niveau d'étude, la profession et le type de publications de ses membres. Alors qu'à la fin des années 1970, l'association organise des rencontres actives centrées sur la production de chaque auteur, elle privilégie aujourd'hui des réunions plus mondaines qui rejoignent tant les membres que le grand public sherbrookoise. Michel Lacroix, professeur au Département de français de l'Université du Québec à Trois-Rivières, s'est interrogé sur la circulation des discours dans les réseaux littéraires et intellectuels. En utilisant l'exemple des « individualistes de 1925 » comptant entre autres Asselin, Choquette, Dantin, DesRochers et Routier, il propose quelques pistes de réflexion notamment sur le travail textuel collectif des réseaux et sur le rôle de l'épistolarité dans la création littéraire. Il souligne qu'écrire peut être une activité parfaitement solitaire alors que publier ne s'accomplit qu'exceptionnellement seul, si l'on tient compte des multiples intermédiaires qui s'interposent entre le manuscrit et le texte imprimé puis entre le texte imprimé et le lecteur. Pour sa part, Éric Leroux, professeur à l'École de bibliothéconomie et des sciences de l'information de l'Université de Montréal, s'est intéressé à l'École des arts graphiques et à la formation des ouvriers des métiers du livre au Québec entre 1925 et 1970. Après avoir dressé un bref historique de l'institution depuis sa fondation en 1942 jusqu'à son intégration au Collège Ahuntsic en 1971, il a soulevé certains traits du métier de typographe se retrouvant bien

souvent au cœur de la vie culturelle d'une société. L'École des arts graphiques de Montréal offre non seulement à des ouvriers de profiter d'une formation professionnelle qui améliore leurs conditions de vie, mais elle est également un véritable tremplin pour plusieurs artistes tels que Roland Giguère qui y développe son talent artistique dans les années 1940.

En après-midi, l'auditoire a entendu le professeur du Département des littératures de l'Université Laval, Denis Saint-Jacques, examiner l'émergence du magazine tant en Europe qu'en Amérique. Le travail qu'il a mené conjointement avec Marie-José des Rivières révèle des décalages historiques marqués entre, d'une part les États-Unis et d'autre part, la France et le Québec francophone. L'histoire des magazines, au début du XX^e siècle, illustre le rôle qu'ont joué les médias modernes dans la formation de la « Middle Class » démocratique américaine et les médiations nécessaires pour qu'une action semblable s'exerce en France et au Québec. Chantal Savoie, du Collège militaire royal du Canada, a présenté son projet de recherche sur la critique littéraire féminine du tournant du XX^e siècle. La trajectoire particulière de la journaliste Françoise, pseudonyme de Robertine Barry, chroniqueuse à La Patrie et directrice du Journal de Françoise, offre une perspective privilégiée de l'évolution des stratégies discursives des femmes de lettres suivant les différentes tribunes médiatiques qu'elles occupent. Chantal Savoie retrace le parcours de Françoise, de la modestie à la spécialisation, en insistant sur les différents relais à l'aide desquels elle construit sa compétence. Enfin, Frédéric Brisson, étudiant au doctorat à l'Université de Sherbrooke, a analysé un registre de commandes spéciales de la Librairie Tranquille de Montréal. Daté de 1963, ce registre fournit des informations sur le sexe et la répartition géographique des clients et sur la nature des œuvres demandées. La publicité, le rôle de l'école, les autres lectures ou le bouche à oreille semblent les principales raisons pour lesquelles un lecteur commande un titre précis. Le registre de commandes spéciales de la Librairie Tranquille illustre ainsi un des rôles cruciaux du commerce de la librairie.

Fanie St-Laurent

Résumés des communications de la journée d'échanges scientifiques du 10 octobre 2003

Regards de profil : les membres de l'Association des auteurs des Cantons de l'Est

Fanie St-Laurent

Université de Sherbrooke

L'exemple de l'Association des auteurs des Cantons de l'Est, fondée à Sherbrooke en 1977, montre comment les spécificités des membres conditionnent les objectifs et la nature des activités d'une association professionnelle. L'examen de quatre échantillons, soit les effectifs en 1980, 1987, 1993 et en 2003 se fait en fonction de six catégories : le sexe, l'âge, le niveau d'études, la profession, le type de publications et les genres pratiqués. L'enquête sociologique révèle que le membre type, en 1980, est un homme âgé de 39 ans qui enseigne ou étudie à l'université. Il privilégie la littérature, en particulier la poésie, à moins qu'il ne publie des textes savants, des articles qui résument les résultats de ses recherches. En 2003, le membre type est désormais une femme de 56 ans, qui œuvre également dans le domaine de l'enseignement ou qui est retraitée. Cette femme écrit des nouvelles ou de la littérature de jeunesse. Les intérêts de ces membres sont donc très différents, ce qui peut expliquer les changements d'orientation du regroupement. Ainsi, alors qu'à ses débuts, l'association organise des rencontres centrées sur la production de chaque auteur, elle privilégie aujourd'hui les réunions mondaines qui rejoignent tant les membres que le grand public. Moins directement interpellés par ces nouveaux mandats, les membres semblent être devenus les « supporteurs » d'une association dont ils avaient d'abord été les bâtisseurs.

Résumés des communications de la journée d'échanges scientifiques du 10 octobre 2003

Circulation des discours dans les réseaux littéraires et intellectuels : quelques pistes de réflexion

Michel Lacroix

Université du Québec à Trois-Rivières

Écrire peut être une activité parfaitement solitaire, malgré les multiples déterminations qu'imposent à l'écriture le contexte social et la socialité inhérente à la langue elle-même. Publier ne s'accomplit qu'exceptionnellement seul. Du manuscrit au texte imprimé, puis du texte imprimé au lecteur, de multiples intermédiaires s'interposent. Se dessinent ainsi, autour de la circulation des textes, des discours, des axes, des nœuds, des communautés dont les journaux, revues et maisons d'édition ne sont que la partie émergée.

Ceci signale une des particularités importantes des réseaux littéraires et intellectuels, par rapport aux autres réseaux, celle qui les lie à la production d'imprimé. Il n'y a pas, dans leur cas, de distinction *a priori* entre les discours alimentant la sociabilité et une finalité non-discursive. Avec eux, on est toujours dans l'ordre du discours, du texte. Ceci ne peut pas ne pas influencer les échanges entre acteurs. Comme rien ne sépare nettement sociabilité et activité scripturaire ou éditoriale, la lettre, le message téléphonique, la discussion de salon participent bien souvent des deux. Ils annoncent la transmission de manuscrits, de textes publiés; ils commentent et demandent des commentaires sur ces manuscrits et imprimés; ils résument, reprennent, transforment les énoncés, thèmes, images et positions des essais, poèmes ou romans. On y vit dans et de la production et circulation de discours, avec l'ombre constamment présente d'un « devenir public », d'un passage éventuel des discours du privé au public. Cette communication présente ces enjeux, en abordant quelques cas d'espèce, dont celui des « individualistes de 1925 », ce réseau littéraire comptant dans ses rangs Asselin, Choquette, Dantin, Desrochers, Desrosiers, Dion-Lévesque, Lemieux, Le Normand, Pelletier, Prévost, Routier, et bien d'autres encore.

Résumés des communications de la journée d'échanges scientifiques du 10 octobre 2003

L'École des arts graphiques et la formation des ouvriers des métiers du livre au Québec (1925-1970) : quelques pistes de recherche

Éric Leroux

École de bibliothéconomie et des sciences de l'information, Université de Montréal

En 1925, l'École technique de Montréal intègre à son programme une section sur l'imprimerie. Douze ans plus tard, vient s'ajouter une nouvelle section, l'atelier de reliure dirigé par Louis-Philippe Beaudoin. C'est de la fusion des sections imprimerie et reliure de l'École technique de Montréal que naît l'École des arts graphiques en 1942. Ce lieu privilégié de formation professionnelle a permis à des centaines de jeunes ouvriers d'apprendre un métier valorisant tant du point de vue socio-professionnel que culturel. Les typographes, les relieurs, les pressiers, entre autres, sont au cœur de la vie culturelle d'une société. Ils participent du processus de production de l'imprimé et forgent l'histoire du livre et de l'imprimé qui s'étend de la production et de l'édition de l'imprimé jusqu'à sa diffusion et à sa consommation par les bibliothèques, les librairies et les lecteurs.

Durant plus de 40 ans, l'École des arts graphiques de Montréal influence le milieu de l'imprimerie québécoise d'une double façon. Tout d'abord, en permettant à des ouvriers de profiter d'une formation professionnelle qui améliore leurs conditions de vie à une époque où les Canadiens français étaient encore limités soit à des emplois peu qualifiés, soit, dans une moindre mesure, aux professions libérales. Ensuite, l'École s'est révélée être un tremplin pour plusieurs artistes. Que l'on pense à Roland Giguère qui fit son apprentissage de typographe à l'École des arts graphiques et qui développa son talent artistique auprès d'Albert Dumouchel et d'Arthur Gladu. Formateur des premiers maquettistes et graphistes québécois dans les années 1950, l'École a également participé activement à une transformation matérielle du livre, qui a permis aux éditeurs québécois de se démarquer du modèle traditionnel hérité de la France.

Résumés des communications de la journée d'échanges scientifiques du 10 octobre 2003

Émergence du magazine. États-Unis, France, Québec

Denis Saint-Jacques et Marie-José des Rivières

Université Laval

Dans le cadre d'une recherche en cours, cette communication examine l'apparition de la forme moderne du magazine d'intérêt général aux États-Unis, en France et au Québec francophone. Retenant comme trait discriminant la part de la publicité, l'analyse révèle des décalages historiques marqués entre les États-Unis et les deux autres marchés. Même si la France et le Québec entretiennent des rapports évidents dans le domaine des médias, leurs retards par rapport aux États-Unis, qui semblent d'ailleurs coïncider, ne paraissent pas dépendre des mêmes facteurs.

Les développements différents des marchés publicitaires doivent, en fin de parcours, être mis en rapport avec les rôles idéologiques différents que jouent les magazines dans chacune des trois formations considérées. S'il faut envisager, pour les grands médias, la fonction, assez normale, de construction de l'opinion nationale, force est de constater que leur action tend à agir sur la structure même des classes sociales. L'histoire des magazines, au début du XX^e siècle, illustre le rôle qu'ont joué des médias modernes dans la formation de la « Middle Class » démocratique américaine et les médiations nécessaires pour qu'une action semblable s'exerce en France et au Québec.

Résumés des communications de la journée d'échanges scientifiques du 10 octobre 2003

Françoise, critique littéraire : espace éditorial et stratégies discursives

Chantal Savoie

Collège militaire royal du Canada

Au tournant du XX^e siècle, l'émergence des pages féminines dans les grands quotidiens et la naissance de magazines féminins permettent à un certain nombre de femmes de lettres de faire leur entrée dans la sphère publique en signant des chroniques dans différents périodiques. De cette vaste production hétérogène, se détachent nombre d'écrits portant spécifiquement sur la littérature. Cette critique littéraire, si elle s'inscrit dans la foulée de la pratique de la chronique féminine, met en quelque sorte à profit l'héritage des salonnières en le transposant dans les tribunes médiatiques auxquelles accèdent les femmes de lettres. C'est dans ces circonstances que se met en place une expertise littéraire féminine et que naît progressivement la critique littéraire au féminin au Canada-français. La trajectoire particulière de la journaliste Robertine Barry (1863-1910, pseud. Françoise), chroniqueuse à *La Patrie* (1891-1900) et directrice du *Journal de Françoise* (1902-1909), offre une perspective privilégiée de l'évolution des stratégies discursives des femmes de lettres suivant les différentes tribunes médiatiques qu'elles occupent. L'analyse des écrits sur les littératures canadienne et étrangère que signe Françoise dans sa « Chronique du lundi », dans le « Coin de Fanchette » puis dans les rubriques « Bibliographie » et « À travers les livres » du *Journal de Françoise* révèle différentes phases de l'établissement d'un discours féminin sur les lettres canadiennes. C'est ce parcours, de la modestie à la spécialisation, qu'il s'agit de retracer, en insistant sur les différents relais à l'aide desquels Françoise construit sa compétence.

Résumés des communications de la journée d'échanges scientifiques du 10 octobre 2003

Les commandes spéciales à la Librairie Tranquille en 1963

Frédéric Brisson

Université de Sherbrooke

Cette communication a pour objet le dépouillement d'un registre de commandes spéciales de la Librairie Tranquille daté de 1963. Située au 67, rue Sainte-Catherine ouest à Montréal et active de 1948 à 1974, la Librairie Tranquille est une librairie indépendante orientée principalement vers la littérature. En 1963, son inventaire se compose d'environ 5000 titres différents, dont une large sélection de livres de poche et une section de livres usagés. Sa clientèle est en majorité étudiante.

Le registre a été utilisé pour consigner 621 commandes de clients qui n'ont pas trouvé le livre voulu sur les tablettes, du 22 avril au 31 décembre 1963. En raison du manque général d'informations sur le monde de la librairie, ces données ont un intérêt particulier. L'échantillon de clients est composé à 62 % d'hommes et à 38 % de femmes. La plupart des clients habitent la ville de Montréal (58 %), mais très peu (7 %) donnent une adresse située à moins d'un kilomètre de la librairie. Les autres proviennent de la banlieue (28 %) ou même d'en dehors de la métropole (14 %). Quant aux titres commandés, le gros est composé d'œuvres littéraires (43 %) et d'essais (23%), mais on trouve aussi des guides pratiques (8 %) et des ouvrages de psychologie populaire (6 %) ou d'ésotérisme (6 %). La caractéristique commune des titres commandés est que le futur lecteur en avait nécessairement entendu parler ailleurs. Mais encore faut-il que l'œuvre parvienne au lecteur pour être lue; le registre illustre ainsi le rôle crucial des libraires, celui de la diffusion.